

Montréal 1760 Reddition de la Nouvelle-France

Rénald Lessard

Numéro 130, été 2017

Montréal inédit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

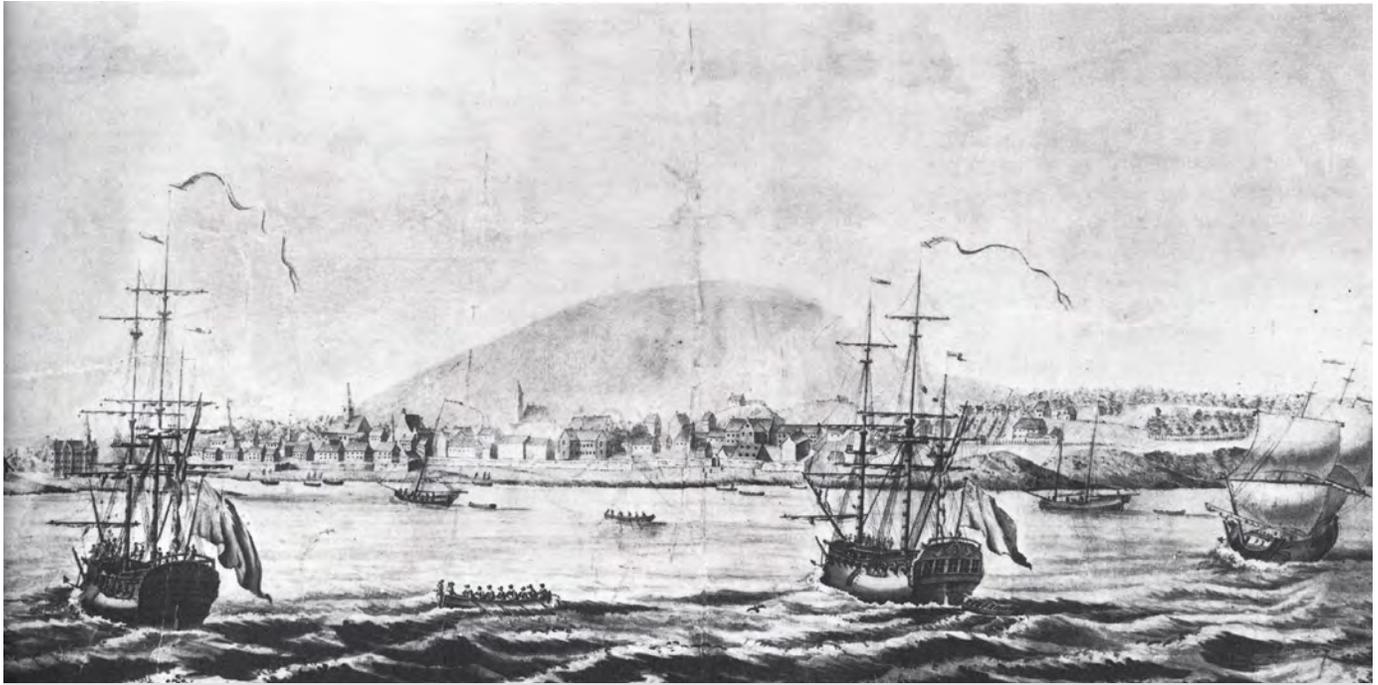
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, R. (2017). Montréal 1760 : reddition de la Nouvelle-France. *Cap-aux-Diamants*, (130), 20–23.



Croquis de Montréal fait par le cartographe Thomas Jefferys en 1760, et qui sera ensuite l'objet d'une gravure publiée à Londres en 1762. Ce dessin a le mérite de nous donner un aperçu de la ville au moment de sa capture par l'armée anglaise. Par contre, la présence de navire de fort tonnage au premier plan est une inexactitude introduite par Jefferys afin de donner du caractère à son dessin. Dans les faits, il faut attendre le XIX^e siècle, la navigation à vapeur et le dragage du fleuve Saint-Laurent en amont de Québec pour que de gros bateaux atteignent le port de Montréal. (Royal Ontario Museum).

MONTRÉAL 1760

REDDITION DE LA NOUVELLE-FRANCE

par Réналd Lessard

Au printemps 1760, la guerre dite de Sept Ans en Europe et de la Conquête au Québec entre dans une phase critique pour la Nouvelle-France. Québec et Niagara se sont rendus l'année précédente. Le marquis Joseph de Montcalm, décédé à la suite de blessures reçues à la bataille des plaines d'Abraham, a été remplacé comme commandant des troupes régulières françaises par le chevalier Gaston de Lévis. Malgré sa victoire éclatante du 28 avril lors de la bataille particulièrement violente de Sainte-Foy, l'arrivée de renforts britanniques à Québec le force à retraiter vers Montréal. Faute de secours et épuisé

par plusieurs années de guerre, les Franco-Canadiens se retrouvent dans une situation critique. Il faut gagner du temps en espérant que la paix se fasse en Europe et qu'on puisse conserver une partie du Canada. C'est le pari du gouverneur général Pierre Rigaud de Vaudreuil. Les autorités métropolitaines lui auraient demandé de tenir jusqu'en août, lui garantissant que la paix sera alors faite.

LES BRITANNIQUES : LA FORCE DU NOMBRE

Le retour au pouvoir, en juin 1757, du belliqueux William Pitt se traduit par

une politique agressive envers les colonies françaises. La Grande-Bretagne, après des années de défaites en Amérique du Nord, met dorénavant en œuvre des moyens énormes, sans précédent pour l'époque en Amérique, pour parvenir à la conquête du Canada. En 1759, un cinquième de la flotte britannique est devant Québec. À l'automne 1757, les Britanniques peuvent compter sur 21 bataillons et 7 compagnies indépendantes de réguliers servant en Amérique du Nord qui totalisent un effectif de 20 268 officiers et soldats. Et c'est sans compter sur quelques dizaines de milliers de provinciaux recrutés sur place. À l'été 1760,

appuyés par une artillerie imposante et des approvisionnements plus que suffisants, 18 000 hommes envahissent le Canada. À leur tête, Jeffery Amherst, un officier d'expérience, méticuleux et qui dispose de moyens importants. Il planifie sa campagne avec précision. Il ne veut pas reculer. La construction du fort de Crown Point sur le lac Champlain, de dimensions considérables, pour remplacer le fort Saint-Frédéric abandonné par les Français en 1759, témoigne de cette volonté. Il n'est pas question d'avancer tant que les forces

mais les Britanniques font tout pour les détacher de la cause française. On brûle les maisons des miliciens qui s'opposent à eux tout en promettant de protéger ceux qui rendent leurs armes ou s'engagent à rester neutres. La paroisse de Sorel sera brûlée le 22 août 1760. Même stratégie auprès des Autochtones qui sentent rapidement le vent virer. William Johnson, surintendant des Indiens du Nord, s'active à signer des traités et à les combler de présents et de promesses. Même les soldats des troupes régulières vont

plus en plus importantes auprès des Canadiens et les exigences de corvée de plus en plus nombreuses pour le transport des vivres, du matériel et des hommes les épuisent.

OBJECTIF ET STRATÉGIE DES BRITANNIQUES

Au début de 1760, l'objectif de la campagne est clair pour Amherst : prendre Montréal. Selon les instructions de Pitt adressées à Amherst datées du 7 janvier 1760, « *The reduction of Montreal was evidently the great and essential object, which remained, to compleat the glory of His Majesty's Arms in North America.* » Prendre Montréal, c'est prendre la capitale, siège du gouvernement, et s'assurer de la reddition de tout le Canada. La stratégie d'Amherst est simple. Trois colonnes doivent converger vers la ville. La première, dirigée par le général James Murray avec 2 450 réguliers auxquels se joindront durant l'avance environ 1 000 soldats en provenance de Louisbourg, doit remonter le Saint-Laurent; la seconde sous la gouverne du colonel Haviland comprenant 3 400 hommes, dont 1 500 réguliers et la troisième forte de 11 000 hommes, dont 5 600 réguliers, dirigée par Amherst lui-même, doit descendre le Saint-Laurent à partir du lac Ontario. Plus de 1 000 Amérindiens accompagnent Amherst.

Cette stratégie implique une grande préparation et le début de la campagne est tardif. Ainsi, Murray se met en mouvement à partir de Québec le 14 juillet avec 4 navires de guerre, 9 galères, 40 bâtiments de transport et 26 bateaux. Il évite de perdre son temps sur des objectifs secondaires. Ainsi, il ne s'arrête pas à Deschambault, ni au fort de la rivière Jacques-Cartier ou encore à Trois-Rivières. Montréal est l'objectif. En remontant le Saint-Laurent, il en profite pour désarmer la population et leur faire prêter serment.



Ce tableau représente le général Amherst nourrissant la population affamée de Montréal après la reddition de la ville en 1760. Une image d'Épinal qui n'a rien à voir avec les faits. Cette toile du peintre Francis Hayman, qui faisait partie d'une suite commémorant les victoires anglaises pendant la guerre de Sept Ans, ornait les murs de Vauxhall Gardens, près de Londres. (The Beaverbrook Foundation)

britanniques n'auront pas acquis une supériorité navale sur les lacs Champlain et Ontario. Un véritable rouleau compresseur se met en marche à l'été 1760.

DES TROUPES FRANÇAISES AFFAIBLIES

Le chevalier de Lévis a moins de 4 000 soldats des troupes régulières à leur opposer. Il y a bien des miliciens canadiens et des alliés autochtones,

être de plus en plus nombreux à désertter. Pour protéger les voies d'invasion du Canada, les Français se sont repliés sur deux îles : le fort Lévis et le fort de l'île aux Noix. Le premier, commandé par le capitaine Pouchot, est sur une île à l'entrée du Saint-Laurent à la tête des rapides; le second à la sortie du lac Champlain sur le Richelieu bloque aussi l'accès au Canada. Mais les Français manquent autant d'approvisionnement et de munitions de guerre que d'hommes. Les réquisitions de

Cette triple invasion rend difficile une intervention de l'armée française qui ne peut que se replier au fil des semaines sans pouvoir vraiment engager le combat. Une tentative de bloquer l'avance des Britanniques aux îles de Sorel ne donne que peu de résultats si ce n'est l'incendie des maisons des pauvres miliciens canadiens.

Le fort Lévis, après une belle défense de treize jours, capitule le 25 août et celui

bitant Part of the Country, therefore it is ordered that none of the Inhabitation are Plundered or ill Used on any Pretence. Whoever are Detected Disobeying this order will be Hanged & that we Should Take nothing without being Regularly Paid for This is Done to Induce the Inhabitation to Stay in their Villages, & good Usage will Prevent their men from Joining their French Army. » Le capitaine Samuel Jenks note le 7 septembre : « *It looks quite strange to see these Canadians helping our army along to destroy the only place of refuge the miserable creatures have left in their country, which must according to human reason soon fall into our hands... There is great numbers of the inhabitants come taking their oaths of, & they are very helpful in carrying our stores, artillery, & baggage. There is near a 100 wagons of them, & the finest horses for draught that I ever saw in my life any where.* » Le 8 septembre, jour de la signature de la capitulation, il continue sur le même ton. « *Last evening we set out from Shamble, & marcht on through a fine, pleasant country, thick of inhabitants; sum of them look'd very easy & chearfull, others lamenting the fate of their country. Our army marcht in as sevell a manner to the inhabitants as if they had been in our own country.* »

Les Canadiens sont las de la guerre et désespérés. Ils collaborent avec les Britanniques afin d'éviter le pire.

D'ailleurs, durant cette campagne de 1760, il est à noter que les Britanniques auront plus de morts des suites d'accidents ou de maladie que de victimes des combats.

LA CAPITULATION

Trois armées aux portes de Montréal annulent tout espoir de victoire. Le 6 septembre, tous conviennent que l'intérêt général de la colonie exige que les choses ne soient pas poussées à la dernière extrémité. Vaudreuil soumet à Amherst un projet de capitulation visant à protéger les intérêts des Canadiens. Ce n'est pas seulement Montréal qui capitule, mais c'est tout le Canada qui est concerné par la signature du gouverneur général. Amherst souscrit en tout ou en partie à la plupart des articles, mais refuse obstinément aux troupes les honneurs de la guerre. La guerre cruelle et barbare menée par les armées françaises et leurs alliés autochtones que ce soit lors des redditions de Chouaguen en 1756 ou de William Henry en 1757 ou lors de raids sur les frontières des colonies américaines justifierait cette décision sans appel. Lévis et plusieurs officiers français sont outrés et veulent tenir un baroud d'honneur en se retranchant avec les restes de l'armée française sur l'île Sainte-Hélène. Vaudreuil le leur interdit dans l'intérêt de la colonie et tous doivent se conformer aux articles de la capitulation. Les troupes françaises seront rapidement expédiées en France.

Les articles de la capitulation touchent à tous les aspects de la vie de la colonie, allant du droit de retour en France à l'exercice de la religion catholique en passant par la disposition des archives de la Nouvelle-France ou encore l'usage du droit civil selon la coutume de Paris.

La question des exactions que pourraient commettre les alliés autochtones des Britanniques inquiète vivement les autorités coloniales et les Canadiens. Amherst les rassure et leur répond qu'il n'y a jamais eu de cruautés commises par les Amérindiens accompagnant l'armée britannique et que le bon ordre sera maintenu.

Le 8 septembre, Amherst est fier



Avers et revers de la médaille « Montreal Taken » Angleterre, argent, 1760. (Coll. privée).

de l'île aux Noix trois jours plus tard. L'étau se resserre sur Montréal.

Au moment d'entrer sur le territoire canadien, Amherst précise à Haviland qu'il faut ménager les Canadiens. Le sergent David Holden note dans son journal le 1^{er} septembre : « *Orders that as the Army is now going into the Inha-*



Soldat du régiment de La Sarre, 1759. (Bibliothèque royale, Madrid).

d'écrire dans son journal personnel : « *I believe never three Armys, setting out from different & very distant Parts from each other joynd in the Center, as was intended, better than we did, and it could not fail of having the effect of which I have just now seen the consequence.* » Amherst est en effet satisfait de sa réussite sans effusion de sang, sans pillage et sans destruction inutile. Un point de discordance éclate bientôt à propos des drapeaux des bataillons français. Amherst exige qu'on les lui remette. Or, Lévis prétendra qu'ils étaient en mauvais état et ont été détruits durant la guerre. Le 10 septembre, Vaudreuil et Lévis donneront leur parole d'officier que cela est vrai. Amherst accepte. Toutefois, le 11 septembre, Amherst demande au colonel Haldimand de s'assurer que les drapeaux français vus récemment seront livrés et que M. de Vaudreuil sera averti qu'il faut les trouver, sinon, tous les bagages seront visités. Il ne semble pas avoir de suite à cette lettre. Est-ce que Lévis qui voulait continuer le combat

pour obtenir les honneurs de la guerre les aurait brûlés sur l'île Sainte-Hélène ou ailleurs plutôt que de les rendre? C'est probable.

LA PRISE DE POSSESSION DE LA VILLE

Le 9 septembre 1760, un détachement commandé par le colonel Haldimand prend possession de la ville. La parade s'ouvre par un canon léger de 12 livres accompagné par un groupe d'officiers de l'artillerie, drapeau au vent, suivis par 300 grenadiers commandés par le colonel Massey marchant au son des tambours et des fifres. Le drapeau français flottant sur la citadelle de Montréal est remplacé par l'*Union Flag*.

L'HEURE DE GLOIRE POUR AMHERST, PITT ET LE ROI

Conscient de l'importance réelle et symbolique associée à la prise de Montréal pour la gloire des armées britanniques, pour la gloire du roi et du Parlement incarné par la personnalité de William Pitt et pour sa gloire personnelle, Amherst relate à Pitt les événements avec détail quant à sa marche victorieuse vers Montréal et la capitulation de la ville. La nouvelle de la capitulation est annoncée à Londres dès le 5 octobre par l'arrivée du capitaine Deane envoyé très rapidement par Amherst. Ce dernier écrit aussi dans l'intention d'être publié. *The Universal Magazine of Knowledge and Pleasure for October 1760* et d'autres journaux britanniques s'empresseront de publier les lettres d'Amherst, de Colville, commandant en chef des vaisseaux de Sa Majesté en Amérique du Nord et de Murray. De même, les échanges de correspondance entre Amherst, Lévis et Vaudreuil du 7 et du 8 septembre et le texte de la capitulation sont rapidement publiés. En Angleterre, l'opinion publique joue un rôle important et Amherst se crée l'image d'un officier compétent, professionnel et ayant de

hautes valeurs morales – en opposition aux cruautés commises ou acceptées par l'armée française.

Dans les colonies américaines, on exulte et on rend hommage aux héros du jour : Pitt, Amherst et Wolfe. Feux d'artifice, décoration et allégories se multiplient. La gloire de la Grande-Bretagne est à son zénith.

Les Canadiens ne le savent pas encore en 1760, mais la cession du Canada sera définitive. Ce ne sera qu'en 1763, avec le traité de Paris, que la conquête du Canada par la Grande-Bretagne sera officialisée et la fin de la Nouvelle-France consommée.

Rénald Lessard est archiviste à Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec.



François-Gaston de Lévis (1720-1787). Il arrive en Nouvelle-France en 1756, en qualité de commandant en second des troupes françaises. Il participe aux combats dans la région des Grands Lacs, puis succède au général Joseph de Montcalm, mort à la bataille des plaines d'Abraham, à titre de commandant en chef des troupes françaises. Il repousse les troupes anglaises à l'intérieur des murs de Québec à partir de Sainte-Foy. Il entreprend ensuite le siège de la ville, mais l'arrivée de renforts britanniques l'oblige à se replier vers Montréal où il doit capituler à l'automne de 1760. À son retour en France, il est nommé maréchal de France, puis duc de Lévis. E. Trochslér d'après un tableau appartenant à la galerie de M. le comte Raymond de Nicolay (huile sur toile, 71,5 x 58,2 cm), (Montréal, Musée du Château Ramezay, MCR1998.1522).